



Maurice Olender

Singulier Pluriel

*Conversations*



SEUIL



Singulier Pluriel



Maurice Olender

# Singulier Pluriel

Conversations

ÉDITÉ ET PRÉFACÉ  
PAR CHRISTINE MARCANDIER

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-145450-5

© Éditions du Seuil, avril 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Ce livre est né de rencontres avec

Laure Adler  
William Bourton  
Chloé Brendlé  
Claude Burgelin  
Gérald Cahen  
Luc Dardenne  
Maxime Decout  
Claire Mayot  
Franck Médioni  
Catherine Millet  
Pierre Nora  
Alain Rauwel  
Olivier Renault  
Nadine Richon  
Guillaume de Sardes





# La fabrique du funambule

*par Christine Marcandier*

« [...] déchiffrer l'univers n'est-ce pas toujours et d'abord s'élancer en funambule à travers une série d'échafaudages ? »

*Un fantôme dans la bibliothèque*, p. 18.

Ce livre est né d'un entretien, devenu une forme de conversation ininterrompue<sup>1</sup>. L'écrire n'est pas dévoiler quoi que ce soit mais prendre acte de ce qu'est la parole pour Maurice Olender : un engagement et, avant tout, une forme dynamique de réflexion. Si son *Fantôme dans la bibliothèque* a récemment levé une partie du mystère concernant sa formation intellectuelle et sa construction personnelle, l'une indissociable de l'autre, ce livre n'est en aucune manière une théorie

1. « *Un fantôme dans la bibliothèque*, un livre où l'auteur s'expose plutôt qu'il n'expose », entretien de Maurice Olender avec Christine Marcandier, *Diacritik*, 20 juin 2017.

littéraire ou une confession biographique : cette écriture de soi depuis les autres, fragmentée et rhizomique, dégage certes un sens mais elle ne se donne jamais les allures d'une vérité. Le *Fantôme* est bien plutôt un « savoir toujours en cours d'élaboration », une œuvre « en mouvement perpétuel » qui refuse de gommer « les strates des écritures multiples », comme l'écrit Maurice Olender pour introduire à *L'Encre de la mélancolie* de Jean Starobinski<sup>1</sup> : comment ne pas y lire un autoportrait intellectuel oblique ? Comment surtout ne pas voir dans cette saisie de soi par une altérité la manière dont Maurice Olender s'exprime sur ses recherches, son activité d'éditeur ou les grands sujets qui animent la vie intellectuelle ? S'il s'engage, se situe et agit, c'est le plus souvent en mettant les autres en avant – les écrivains et savants admirés, les grands aînés qu'il dit avoir eu la chance d'éditer, la jeune génération d'auteurs qu'il publie.

Lors d'une soirée au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme, le 16 janvier 2018, évoquant Paul Celan, Maurice Olender a rappelé l'alliance sémantique, en allemand comme en yiddish, des verbes d'action *denken und danken*<sup>2</sup>, « penser et remercier » : il est « des liens structurels entre le fait de dire merci et de pouvoir

1. Maurice Olender, texte introductif à *L'Encre de la mélancolie* de Jean Starobinski, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2012, p. 7.

2. À ce propos, Maurice Olender, « *Between Sciences of Origins and Religions of the Future : Questions of Philology* », dans *Philological encounters*, vol. 2, n<sup>os</sup> 3-4, Leyde, Brill, 2017, p. 201-236 (ici, p. 203).

penser, comme si la reconnaissance d'une dette pouvait engendrer une esthétique de l'existence où la transmission entre les générations serait plausible ». Et toute son œuvre est en effet traversée par ce lien fécond entre remercier, penser et donner à penser – plus largement, par tout ce qui permet d'indiscipliner et décatégoriser, depuis les frottements sémantiques et les tensions créatrices. Des apories premières, ressaisies et dépassées par la création et l'engagement, sont à l'origine de la trajectoire d'un homme comme d'une génération d'écrivains et d'artistes hantés par la Shoah, que l'on pense à Georges Perec, Hélène Cixous ou Christian Boltanski<sup>1</sup>, luttant contre l'oubli, portés par une transmission et des filiations renouées. L'enfant est habité par des disparitions tragiques, l'adulte trouvera dans une réflexion plurielle sur l'altérité, comme dans la passion de l'archive, la possibilité de fonder un nouveau récit qui soit à la fois mémoire et « fabrique d'une fiction d'avenir ».

« Ce qu'on dit de soi est toujours poésie », écrivait Ernest Renan dans la préface de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883), phrase mystérieuse autant qu'oraculaire dont on ne retiendra ici que le verbe « dire ». C'est en effet entre fiction et diction, en répondant aux questions d'universitaires ou de journalistes, que Maurice Olender a pu donner quelques clés de son rapport à la lecture, au savoir, à l'édition. Même si l'on ignore qu'il est né

1. Voir l'entretien que Christian Boltanski a accordé à Denis Cosnard dans le cadre de la série « Je ne serais pas arrivé là si... », *Le Monde*, 5-6 janvier 2020, p. 20.

dans une famille « où l'on ne lisait pas, n'écrivait pas » mais « on en parlait sans arrêt<sup>1</sup> », même si l'on n'a pas en mémoire le verbe « parler » au centre de la première phrase de son premier essai, *Les Langues du Paradis*<sup>2</sup>, on ne peut qu'être frappé en lisant *Singulier Pluriel* par l'importance que Maurice Olender accorde à la parole, aux tensions et liens entre l'oralité et l'écriture : des conversations ont pu faire naître certains des livres de « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle » lors de rencontres et échanges publics suivant la publication des livres de la collection ; et lorsque les textes sont rangés dans les rayonnages de librairies ou les bibliothèques de lecteurs, ils dialoguent et bruissent d'échos.

Une part de la « fabrique du funambule » semble ainsi devoir être énoncée, mise à l'essai à travers une parole réflexive et plurielle, pour échapper à ce que l'écriture menacerait de figer et recomposer. C'était d'ailleurs, dès 1981, le programme ouvert par le texte liminaire du grand livre chapitré que forment tous les numéros de la revue *Le Genre humain* : « La science procède par doute et incertitude. Et les questions ouvrent l'horizon à des réponses inédites qui invitent à de nouvelles interrogations toujours<sup>3</sup>. »

1. Maurice Olender, *Un fantôme dans la bibliothèque*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2017, p. 13.

2. « Au jardin du Paradis, Adam, Ève, Dieu et le serpent parlent-ils hébreu, flamand, français ou suédois ? », *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel* (1989), préface de Jean-Pierre Vernant, Paris, Seuil, « Points Essais », n° 294, 2002, p. 13.

3. Maurice Olender, « Les périls de l'évidence », *Le Genre humain*, n° 1 : *La Science face au racisme*, 1981, p. 9-13. Tous les numéros du *Genre humain* sont consultables sur le site Cairn.

Dans sa vie comme dans son œuvre, Maurice Olander cultive ainsi le multiple et le mouvement. Il a été cliveur de diamants avant de devenir savant. Spécialiste des mondes anciens, des mythes comme de la genèse des sciences humaines et de l'idée de « race » au XIX<sup>e</sup> siècle, il est aussi un passeur de l'extrême contemporain. Il travaille à Paris et se retire à Bruxelles pour écrire. Il apparie travaux personnels et projets collectifs – dont la revue *Le Genre humain*, depuis 1981. Ses déplacements sont temporels, spatiaux, linguistiques ou plus intimes, lui qui a connu plusieurs nationalités et parle plusieurs langues. Sa « Librairie » refuse les cadres étroits des disciplines. Ces mouvements sont bien plus qu'un mode de vie : une manière d'être au monde, une démarche.

L'histoire et le nom de sa collection aux Éditions du Seuil l'illustrent : née d'une première expérience éditoriale (« Textes du XX<sup>e</sup> siècle » chez Hachette Littérature), « La Librairie du XX<sup>e</sup> siècle » voit le jour en 1989 avant d'enregistrer le changement de siècle en devenant « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle ». À l'abri du singulier apparent de son nom, « La Librairie » est plurielle, ouverte aux langues du monde, elle est un espace dans lequel se sont croisés et se croisent encore les grands intellectuels et écrivains des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. L'autre évidence de ces déplacements constants se donne à lire dans l'œuvre de Maurice Olander : lorsque *Les Langues du Paradis* (1989), livre traduit en une douzaine de langues, paraît en poche en 2002, c'est dans une édition revue et augmentée ; *La Chasse aux évidences* (Galaade, 2005) devient *Race sans histoire* (« Points Essais », 2009), volume enrichi de

chapitres inédits. Si la notion de « race » demeure un point fixe dans les traductions du livre, le terme qui suit la copule ne cesse de varier, *Race and Erudition* (Harvard University Press, 2009) aux États-Unis, *Razza e Destino* (Bompiani, 2014) en Italie – édition augmentée d’un chapitre sur *Les Cahiers noirs* de Heidegger. Cette préface à l’édition italienne, inédite en français, vient justement souligner que le verbe « être » ne peut se penser en dehors du temps et de l’espace, qu’il doit être compris comme l’enveloppe d’un devenir et non se voir figé dans l’immuable du stéréotype, ce matériau des idéologies. Contre ces stérilisations mortifères, il convient au contraire d’épouser des mouvements, de traverser des frontières, de relier pages et disciplines.

Si une vie ou une pensée s’archivent dans ces livres antérieurs comme dans ces *Conversations*, c’est donc bien dans la dynamique d’une actualisation. Maurice Olender, tout ensemble historien, philologue et archéologue, conçoit la recherche comme une enquête, attentive au passé et portée vers un avenir, seule manière d’habiter le présent et d’en être contemporain. Toujours en mouvement, architecte de coïncidences (du nom de ces rencontres à la Maison de l’Amérique latine initiées avec François Vitrani), il n’est pas de ces êtres qui occupent des positions. Il ne rencontre pas les auteurs de sa collection dans un bureau mais au café ou dans le salon d’un hôtel, lieux de passage, de rencontre et espaces littéraires<sup>1</sup>.

1. Et l’on pense bien sûr au volume collectif, dédié à Olivier Rolin, *Rooms*, « caravansérail amical » de vingt-huit récits et autant de

De même ses livres sont des traversées et aventures du sens, manière de refuser toute clôture stérilisante et de privilégier des matériaux de pensée, de produire une ligne (dis)continue et intempestive.

On sait l'attachement têtu de Maurice Olender aux mots, à leur polyphonie, au déploiement de leur dynamique sémantique. « Entretien » est de ces termes féconds, en ce qu'il fait signe à la fois vers l'oralité, le dialogue et le soin. Les entretiens sont des échanges qui dérangent les certitudes. Maurice Olender a lui-même beaucoup pratiqué l'exercice, rappelons-le : c'est avec lui que Jacques Derrida a fait sa première radio, en 1977. C'est lui encore qui, pour *Le Monde* en 1996, a interrogé Hans Robert Jauss, théoricien de l'esthétique de la réception, sur son silence retentissant quant à son passé de *Waffen-SS*, le mettant face à son histoire et ses responsabilités. On pourrait encore citer des entretiens avec Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil, Pierre Vidal-Naquet, Michel de Certeau, Nicole Loraux, J.-B. Pontalis, Yves Bonnefoy et tant d'autres. À son tour soumis à la question, il transforme ce cadre à contraintes en espace de réflexion comme de récits, faisant entrer les lecteurs dans la fabrique indisciplinée d'un homme, d'un éditeur, d'un penseur.

Ces *Conversations* tracent un cheminement intellectuel et sensible, elles sont le rappel de compagnonnages et d'amitiés intellectuelles fortes qui traversent

---

chambres d'hôtel publié en 2006 dans « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle ». Comme, plus récemment, à la Suite littéraire du Lutetia, dont la bibliothèque rassemble les quelque deux cent cinquante titres de la collection et leurs traductions en une quarantaine de langues.

le dernier quart du XX<sup>e</sup> et le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Maurice Olender est un intellectuel engagé et *vigilant*, passionné. Il conçoit l'érudition comme une forme de poésie et le savoir comme une aventure : c'est l'exacte expérience qui attend les lecteurs de ces *Conversations*, l'histoire de débats et de combats, à travers le regard singulier et pluriel d'un acteur et témoin de son époque. Un témoin dit ce qu'il a vu, entendu et vécu. Dans le vocabulaire de la construction, celui de « la série d'échafaudages » du « funambule », le témoin est aussi cette petite pièce de plâtre placée dans une fissure pour surveiller son évolution. C'est une image qui pourrait définir Maurice Olender, qui rappelle la citation de Jean-Pierre Vernant en exergue de *Race sans histoire* : « Être le grain de sable que les plus lourds engins, écrasant tout sur leur passage, ne réussissent pas à briser<sup>1</sup>. »

1. Maurice Olender, *Race sans histoire*, Paris, Seuil, « Points Essais », n° 620, 2009, p. 11.



## Avertissement

Ce volume pose une question insoluble : ce qui est oral peut-il devenir écriture ?

Ces *Conversations*, qui pourraient avoir des tournures autobiographiques, effleurant la confession, abordent l'une des ritournelles les plus classiques des écritures anciennes, le passage de l'oral à l'écrit : comment de la parole, une conversation où l'échange se joue entre la voix, le regard et les gestes du corps, peut-elle devenir texte sans s'écraser sur la page, sans devenir sourde à toute lecture.

On l'aura compris : même si tel ou tel chapitre résulte d'échanges, à mi-chemin entre la voix et l'écrit, ce livre porte la marque d'une oralité que la réécriture ne tente pas de gommer. Cet aspect hybride se retrouve également dans les propos nés en réponses à des questions qui m'ont incité à évoquer des sujets appartenant à des registres rarement présents, côte à côte, dans un même sommaire.

Si ce mélange de genres autorise, quelquefois sur le mode du lapsus assumé, la mise en évidence de traces biographiques que peuvent receler des passions érudites

aussi bien que des choix éditoriaux, une approche strictement rationnelle n'admet pas aisément qu'un chercheur se serve de mythologies anciennes pour s'exercer à de la bio-fiction. Que ce soit pour éclairer des formes érotiques hybrides dans l'art contemporain ou pour analyser les mythologies modernes de la « race ».

Alors que nous avons raison de demander à la « culture » – cette malle aux innombrables poches que nul voyage ne vient épuiser – de nous conforter en incitant à rester debout, ce volume a des allures aussi incertaines qu'une existence.

Résultant de propos discontinus, nés d'une mémoire sans cesse recomposée, un livre peut-il être presque comme une vie ? Peut-on conjuguer le singulier au pluriel ? Résister en affirmant nos incertitudes, se jouant de nos failles avec rigueur au point d'y larguer toute maîtrise ? Telles seraient les leçons d'une séduction qui aurait scellé un pacte avec la lucidité – séduction de soi ? de l'autre ?

Ceci conduit à un dernier mot, où le proche coïncide avec le lointain : comme si j'étais le passager clandestin de ce livre dont je suis pourtant l'auteur, alors même que je le dois à tant d'autres.

Ma dette est entière à l'égard de celles et ceux, nommés par ordre alphabétique en ouverture, qui ont pu, au fil des ans, au hasard d'émissions de radio ou de publications diverses<sup>1</sup>, me « faire parler » avec les mots d'une langue sonore souvent rebelle au silence de l'écriture.

1. Voir *infra*, Sources, p. 211-213.

## AVERTISSEMENT

Sans Christine Marcandier, qui a pris l'initiative de réunir cet ensemble, de l'annoter, ce volume n'aurait pas même été imaginé. La générosité de sa préface témoigne d'abord de son regard, de sa manière de déchiffrer les textes, de les interpréter. À présent, ses propos aident à comprendre ce que souvent obscurément j'ai tenté de formuler.

Séverine Nickel, directrice du département des Sciences humaines au Seuil, porte ici une responsabilité substantielle : celle de l'éditrice qui, après avoir pris connaissance de cet ensemble composite, a pensé qu'un tel livre donnerait lieu à des lectures où chacune et chacun pourrait faire glisser son curseur, rendant ainsi plausible une multiplicité de cheminements.

Merci à Sophie Tarneaud d'avoir accompagné, avec autant de précision que de patience, toutes les étapes de l'élaboration de ce volume.



## Prendre les mots au sérieux

*Entretien avec Laure Adler*

*Vous en avez mis du temps, Maurice Olender, pour raconter d'où vous venez, avec ce Fantôme dans la bibliothèque qui est peut-être la confession d'un enfant du siècle. Vous écrivez être né en 1946 dans « un paysage de cendres » et vous avez peut-être compris, dès l'enfance, que vous n'aviez pas le droit d'exister...*

... pas le droit d'apprendre à lire et à écrire. Ce livre est né d'un récit qui donne son titre au livre, *Un fantôme dans la bibliothèque*, l'histoire d'un enfant qui n'a envie de rien et ne sait qu'une chose : de toute sa vie il n'apprendra ni à lire ni à écrire, pourtant à l'adolescence il sombre dans l'érudition... sans aucun alphabet.

*Ce « il », c'est vous ?*

C'est « moi » recomposé par ce livre, bien des années après. Pour avancer, on vit sans forcément tenter de comprendre ; ce livre correspond à un moment où je me suis interrogé à propos de cet enfant analphabète

qui a fini érudit. Dans cette bio-fiction, il s'agit d'un érudit qui ne lit pas. Il va dans les bibliothèques pour voir et toucher les livres ; on peut adorer les livres sans jamais les lire. Et il s'aperçoit que lorsqu'on emprunte un livre, on met à sa place une fiche, une planchette, un « fantôme ». Sa vie bascule le jour où, dans le vide creusé par un livre emprunté, « le fantôme » manque. Il comprend alors que les fantômes mêmes sont absents, que le manque est manquant, que la mort a pu être abolie<sup>1</sup>. Ce livre est en clair-obscur, comme souvent quand on essaie de dire des choses intimes, sans esquiver un fait précis : l'alphabet a pu servir, à certains moments de l'histoire, à rédiger des lois qui ont autorisé des crimes de masse. Cet enfant a une méfiance infinie à l'égard des alphabets parce qu'il sent, sans pouvoir se le formuler, que si cette écriture alphabétique peut se transformer en chefs-d'œuvre de la littérature elle peut aussi servir à fabriquer de l'extermination quand des actes juridiques prescrivent un génocide.

*Cet enfant devient aussi cliveur de diamants, vous l'avez inventé, ça ?*

Le narrateur, un certain « Maurice Olender » si vous préférez, a été cliveur de diamants, entre dix-sept et dix-neuf ans, à la fin de son adolescence. Dans mes archives à l'IMEC il y a un contrat, rédigé en

1. À ce propos, voir Maurice Olender, « Outrage à la mort », sur le livre de Nadine Fresco, *La Mort des juifs* (Paris, Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2008), mis en ligne sur *Mediapart*, le 16 avril 2010, en écho à un entretien avec Jorge Semprun.

flamand, qui atteste l'état de cet « apprenti cliveur de diamants ». Le jour où j'ai fini mon apprentissage, j'ai commencé à faire du grec et du latin en oubliant, un moment, l'hébreu de mon enfance. *Un fantôme dans la bibliothèque* est en quelque sorte une biographie intime à peine voilée.

Arrivé à Paris, pensionnaire étranger à l'ENS de la rue d'Ulm, en 1975, je comprends mieux certains aspects de ma vie. Un exemple pratique : sans trop savoir pourquoi, à l'âge de vingt ans, j'étais devenu végétarien. Or, dans ces années 1970, Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant écrivaient des textes expliquant pourquoi, il y a près de deux mille cinq cents ans, certains Grecs avaient fait le choix, à la fois religieux et philosophique, de devenir végétariens : ils voulaient s'opposer aux rites alimentaires imposés par la Cité, se mettre en quelque sorte à l'écart et hors politique<sup>1</sup>. Manger autrement pour vivre autrement. Comme beaucoup d'adolescents je voulais m'opposer à ma famille, à mon environnement. Devenu végétarien je ne pouvais plus m'associer aux repas de mes proches – du moins pas en mangeant comme eux. On voit comment un détail biographique intime peut être élucidé en se passionnant pour des textes anciens. Dans ces années 1970 du siècle dernier, où tant d'amies et d'amis proches étaient en psychanalyse, j'étais en « autoanalyse historico-anthropologique » – tout en ayant une profonde sympathie pour l'œuvre de Freud.

1. Parmi d'autres titres, Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *La Cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Gallimard, 1979.

*Votre livre est très mystérieux. C'est un grand érudit qui vient nous dire que finalement il ne saura jamais lire, qu'un livre est inépuisable, qu'on peut avoir tous les livres du monde dans une bibliothèque universelle, on ne sait jamais lire.*

J'ai sans doute appris à lire pour essayer, en effet, de finir par ne pas lire... tout en lisant. Mon livre est une fiction mais vous savez ce que sont les fictions, elles disent une réalité profonde : cet enfant, avec sa volonté analphabète, finit par « savoir » ce qu'il y a dans les livres en quelque sorte sans les lire, sans qu'on puisse savoir pourquoi ni comment, et le texte dit qu'il sait ce qui se trouve dans les livres mieux que leurs auteurs mêmes. J'ai de la méfiance, ou plutôt un sens critique à l'égard de ce qu'on lit – comme si un terme pouvait receler autre chose que ce qu'il semble signifier. Quand je lis un mot, je le regarde, je le touche, je prends des lexiques, je le vérifie, je le traduis en plusieurs langues pour voir si vraiment il veut dire ce qu'on pense qu'il pourrait vouloir dire.

*Vous avez acquis vos propres règles, de méfiance, de comparatisme et de lecture, « ne jamais tenter de comprendre quoi que ce soit dans le dos de l'auteur, ne pas savoir mieux. Son absence de maîtrise lui permettait de retrouver parfois, sous les doigts de l'auteur, ce qui leur avait à tous deux échappé<sup>1</sup> ». La lecture est cet acte silencieux, mais à deux.*

1. Maurice Olender, *Un fantôme dans la bibliothèque*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2017, p. 191.



